

LE RÉCIT
DE LA MÉTHODE

Du même auteur

L'Œuvre sans qualités
Rhétorique de Samuel Beckett
(*préface de Michel Deguy*)
Seuil, « Poétique », 1994

Le Lecteur et son modèle
PUF, « Écritures », 1999

La Tragédie classique
Seuil, « Mémo », 1999

L'Invention du commentaire
Augustin, Jacques Derrida
PUF, « Écritures », 2000

Écrivains, lecteurs
(*B. Clément éd.*)
numéro spécial de La Lecture littéraire, 2002

Le Malentendu
Généalogie du geste herméneutique
(*B. Clément et M. Escola éd.*)
Presses universitaires de Vincennes, 2003

BRUNO CLÉMENT

LE RÉCIT
DE LA MÉTHODE

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

CE LIVRE
EST PUBLIÉ DANS LA COLLECTION

POÉTIQUE

DIRIGÉE PAR GÉRARD GENETTE

ISBN 978-2-02-119904-8

© ÉDITIONS DU SEUIL, MAI 2005

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Une méthode n'est pas qu'une méthode, un livre n'est pas qu'un livre : celui-ci doit beaucoup aux œuvres, aux conversations, à la bienveillance de ses dédicataires qui tous les deux, il y a bien peu de temps, en avaient accepté le principe et la forme. Ils ne m'ont ni l'un ni l'autre découragé de penser qu'ils lui étaient peut-être, de leur côté, redevables de quelque chose. La disparition de Jacques Derrida, qui nous laisse sans voix, n'efface pas pourtant cette chose infime et précieuse que la dédicace porte en son cœur et à laquelle rien ne saurait donc se substituer : la conjonction.

pour Jacques Derrida et Paul Ricœur

À la recherche de la méthode

Abondance et diversité *des* méthodes.

La pensée espère l'universel, aspire à l'unité ; elle entend œuvrer au singulier, préférant d'ailleurs, quand c'est de méthode qu'il s'agit, le défini à l'indéfini ; et se méfie donc d'un pluriel qui ferait peser sur elle le soupçon du relatif.

Le pluriel, qui la cerne, est la menace éternelle de la méthode.

À chaque discipline, à chaque savoir, à chaque projet, et même à chaque livre, à chaque texte et bientôt à chaque poème sa méthode. Telle est célèbre qui devait permettre de « bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences » (Descartes) ; telle autre dont les principes décidément formels aidèrent à forger d'étranges récits, des poèmes insensés (Roussel) ; telle méthode fut imaginée par un philosophe pour faire accomplir à la métaphysique la « complète révolution » qui la mettrait au rang de la géométrie et de la physique (Kant) ; telle autre, découverte par un critique littéraire qui espérait « connaître autrui en coïncidant avec l'acte par lequel il parvient lui-même à se connaître » (Poulet) ; telle méthode ambitieuse et radicale fut mise en œuvre pour opérer une « transmutation de toutes les valeurs » (Nietzsche) ; telle autre encore travailla à la création d'un genre nouveau, entre description et article de dictionnaire (Ponge). Chacune de ces méthodes peut sans grand mal être rapportée à la fin qu'elle se propose ; et celui

qui l'invente – ou simplement en use – a beau jeu de montrer sa parfaite adaptation à l'objet qu'il s'était fixé. On peut tenir pour acquis, je crois, qu'une méthode est adéquate dès lors qu'est menée à son terme la tâche que se proposait son auteur, puisque aussi bien il ne l'a forgée que pour elle – et même peut-être forgée après coup – pour qu'elle convienne aux objets déjà produits (et d'ailleurs peut-être produits selon elle, c'est vrai).

Or, la méthode qui sert à l'un peut aussi servir à l'autre. La chose n'est pas, en principe, remarquable : l'idée d'une méthode utilisable par un seul, ourdie à son seul profit, serait, littéralement, insensée. Nul ne trouve insolite, aucunement répréhensible, qu'un savant, par exemple, use de la même méthode que celui qui l'a précédé. Le cas pourtant, sans être rare bien sûr, est peut-être seulement scientifique. La méthode, autrement, est bien souvent importée, transférée. Utilisée, quoi qu'il en soit, à des fins imprévues : un écrivain, par exemple, déclare son intention d'étendre à son domaine la recherche commencée avant lui par un naturaliste (Balzac est un nouveau Cuvier) ou par un médecin (Zola continue Bernard) ; un philosophe entend procéder *comme* un astrophysicien (la révolution épistémologique kantienne est *aussi* copernicienne) ; un critique littéraire applique à son objet des principes qu'il a lus chez un auteur de philosophie politique ou chez l'inventeur de la psychanalyse. Que se passe-t-il alors ? Qu'en est-il d'une, qu'en est-il même de *la* méthode s'il est vrai qu'elle est si facilement transposable ? Que signifie cette translation, cette *métaphore* ?

Deux réponses à cette question dont je me propose de mesurer ici toutes les implications. Première réponse : la métaphore méthodique est l'autre face de son anonymat. Si la méthode circule, sans trop de mal en effet, d'un champ du savoir à l'autre, c'est que le monde est méthodique, et que le sous-tendent un certain nombre de principes, de lois,

de *structures* qu'il s'agit seulement de mettre au jour, dans l'abstraction hypothétique d'un sujet quelconque. Seconde réponse : l'universalité de la méthode n'est si facilement réalisée que lorsqu'elle est aussi singulière. Si une méthode permet avec un égal bonheur de peindre, de faire les plans d'une machine volante, de théoriser la médecine, de dessiner des architectures imaginaires et perspectives, de philosopher même, c'est qu'une conscience fait le lien entre toutes ces activités. C'est que la méthode n'est pas anonyme. Valéry (qu'on aura sans doute reconnu) a donné à cette réponse, sous les noms de Léonard de Vinci ou de Descartes, mais dans le retrait – notable et problématique – du sien propre, toute sa portée théorique.

Entre ces réponses évidemment inconciliables, entre ces pôles exclusifs, la méthode oscille infiniment – et sans doute essentiellement – sans que cet espace permette pourtant de la définir, encore moins de la penser de façon satisfaisante. On voit la difficulté – et l'on voit l'enjeu. Ou bien la méthode affiche une volonté d'universalisme que son caractère essentiellement subjectif obère grièvement. Ou bien elle se fait précéder d'une première personne (*ma* méthode) qui fait peser sur sa prétention au général, à l'universel, au concept, à la pensée en somme, un soupçon insoulevable.

Si la méthode en effet n'est pas difficile à saisir dans son rapport avec l'objet en vue duquel on l'a affûtée, si s'aperçoit sans trop de peine l'implication, qu'elle ne confesse pas volontiers, avec celui qui l'imagine et la met en œuvre, il est presque impossible en revanche de l'appréhender absolument. Qu'une méthode puisse être revendiquée pour légitimer aussi bien une œuvre de création romanesque (*Le Roman expérimental*, de Zola), voire poétique (« My creative method », de Ponge), qu'une œuvre de pensée (*Discours de la méthode*, de Descartes ; *Critique de la raison pure*, de Kant) ne simplifie certes pas les choses. L'ambiguïté subjective ne se double

sans doute pas par hasard d'une équivocité programmatique (prospective). Nietzsche, qui est loin de désavouer le souci méthodique, revendique aussi le nom d'« artiste » ; et Proust, qui fustigeant la méthode de Sainte-Beuve travaille à lui substituer la sienne propre, prétend aussi tenir des propos *vrais*.

*

Ainsi mon dessein n'est pas d'enseigner ici la méthode que chacun doit suivre pour bien conduire sa raison, mais seulement de faire voir en quelle sorte j'ai tâché de conduire la mienne. [...]

Que si, mon ouvrage m'ayant assez plu, je vous en fais voir ici le modèle, ce n'est pas, pour cela, que je veuille conseiller à personne de l'imiter¹.

Récit de la méthode serait un titre possible pour ce travail.

J'incline à penser que Descartes, homme méthodique s'il en fut jamais, a pressenti cette difficulté qu'il n'a jamais pourtant formulée plus explicitement, et que le tour narratif dont il a affublé *sa* méthode en est l'indice probable. Le récit des circonstances qui lui ont permis d'adopter les quelques préceptes susceptibles de le faire « parvenir à la connaissance de toutes les choses dont [s]on esprit était capable » est un lieu suffisamment complexe en effet pour abriter, dans une étrange proximité, deux premières personnes qu'aucun autre appareil textuel n'est capable de faire jamais se rencontrer avec autant de vraisemblance. L'une parle ainsi : « J'ai été nourri aux lettres dès mon enfance », quand l'autre dit par exemple : « Je pense, donc

1. Descartes, *Discours de la méthode*, Première et Seconde parties, p. 32 et 45 (je renvoie à l'édition GF Flammarion, Paris, 2000)

je suis. » Ce n'est pas seulement que le récit est travaillé en profondeur par une dualité d'instances ; ni peut-être même qu'il est le lieu d'un combat, entre elles, pour la préséance. C'est plutôt qu'à l'instant où elle choisit de se rendre publique¹, la pensée hésite entre ses deux modes essentiels, que sont le récit et le traité. Le *Discours de la méthode*, qui est l'un et l'autre, n'est non plus ni tout à fait l'un ni tout à fait l'autre ; et l'on peut poser qu'il est, c'est-à-dire que le discours est, c'est-à-dire que ce que Descartes entend par « discours » est l'outil forgé pour les concilier.

Cette hésitation, dont je me propose d'explorer toutes les faces et d'envisager toutes les conséquences, travaille en profondeur l'activité, je dirai même l'invention méthodique. Mais on voit bien que le texte méthodique n'est pas ici choisi pour lui-même – soit pour un objet théorique singulier et au fond assez peu étudié – et que, interrogé dans quelques-unes, remarquables, de ses configurations narratives, il est abordé comme un objet textuel parmi d'autres (commentaires de récits, fables, genèses, biographies et autobiographies intellectuelles, archéologies, généalogies, sans parler du discours historique même, qui ne peut s'abstenir d'interpréter) où collaborent heureusement, non sans tensions de toutes sortes, pulsion narrative et pulsion spéculative. Certes c'est la méthode qui donne lieu – je voudrais le

1. Lorsque Descartes publie le *Discours de la méthode*, il a déjà écrit les *Regulae*, et parmi elles la quatrième, qui postule qu'« on ne peut se passer d'une méthode pour se mettre en quête de la vérité des choses » ; la cinquième, qui pose que « toute la méthode réside dans la mise en ordre et la disposition des objets vers lesquels il faut tourner le regard de l'esprit, pour découvrir quelque vérité ». La méthode dont le *Discours* relate en 1637 la genèse est donc au point depuis longtemps (on estime que les *Regulae* ont été rédigées par Descartes en 1628). Cela n'aurait évidemment pas grand sens de dire que le *Discours* réécrit les *Regulae*, mais il est certain que, s'agissant du moins de la méthode, le terrain conceptuel est déjà quelque peu assuré. En optant pour le genre « discours », soit pour un *autre* mode, Descartes vise manifestement *autre* chose – quoi que ce soit.

montrer – à des configurations textuelles aussi diverses qu'insolites ; mais elle ne le peut, ne peut sans doute s'en dispenser d'ailleurs, que parce que, préalable en principe à tout exercice d'une pensée soucieuse de la dignité de son nom, elle touche de près à une histoire.

Tout exposé méthodique ouvre, presque par définition, sur un autre texte : un traité, un roman, un système philosophique, des poèmes, sur une œuvre enfin, que la méthode est seulement censée rendre possible. La *Critique de la raison pure*, qui est selon son auteur un « traité de la méthode¹ », est aussi, Kant l'espère en tout cas, un nécessaire préambule à « la future mise en œuvre du système qui viendra se mettre en place conformément à cette propédeutique² ». Mais il faut bien admettre, de même, que pareil exposé ne constitue évidemment jamais un commencement absolu. La Préface à la seconde édition, par exemple, dit elle aussi, et selon son mode propre, avec quels renoncements elle coïncide, et elle énumère les chemins personnels *et* conceptuels qu'a dû emprunter son auteur avant de pouvoir (pré) œuvrer.

La méthode témoigne ainsi du caractère historique, et donc narratif, de la pensée. Les textes que je veux lire cherchent à dire, chacun à sa guise, qu'elle a avec cette histoire partie inextricablement liée. Le *Discours de la méthode* est le paradigme parfait de ces textes, moins rares qu'on ne le pense, qui sous la forme d'un récit (celui de l'invention de la bonne méthode, de *la* méthode) feignent d'arpenter pour la première fois l'espace de la pensée. Ou qui à l'occasion d'un exposé théorique raconte, comme sans y penser, ce qui l'a rendu possible. Ou qui, sous le prétexte d'une réflexion sur la méthode d'un autre, racontent, avec une intelligence et une profusion de détails telles que la méthode de l'un serait aisément

1. *Critique de la raison pure*, éd. Renaut, Paris, Aubier, 1997, Préface de la seconde édition, p. 81.

2. *Ibid.*, p. 92.

prise pour celle de l'autre, comment elle fut mise au point. Descartes, donc, Kant, mais aussi Nietzsche, Platon, Poulet, Proust, Sainte-Beuve, Todorov, Valéry seront quelques-uns des personnages convoqués ici dans le rôle de (pseudo)-narrateurs d'une invention méthodique jugée suffisamment intéressante, ou suffisamment problématique, pour qu'il soit procédé au récit de son élaboration.

Observer la méthode, sous telle de ses faces, à tel de ses stades, ce ne peut donc être seulement chercher à élucider, une nouvelle fois, quels liens plus ou moins poétiques unissent le récit et le traité spéculatif ; c'est aussi – et nécessairement – poser à partir de son ou de ses modes la question de la textualité du théorique. S'il est vrai qu'on ne peut penser sans méthode et s'il est vrai que la méthode touche de si près au récit, alors qu'en est-il (textuellement sans doute, mais aussi épistémologiquement) de cette liaison ? C'est, formulée autrement, et à partir d'un corpus incomparable, la question que posèrent autrefois Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet, celle du rapport entre « mythe et pensée » ; la même, en fait, sous un autre air, que celle de *La Pensée sauvage*, involuée dans ses mythes ; la même encore que celle explorée brillamment par Vincent Descombes dans son *Proust. Philosophie du roman*¹, qui pose que l'intérêt philosophique de la *Recherche*, s'il existe, ne se trouve certainement pas dans les longs et laborieux développements du *Temps retrouvé*, mais bien dans les épisodes narratifs du roman – et tient que c'est le récit qui pense ; la même enfin que je posais naguère moi-même dans une enquête commencée sous le prétexte du commentaire, et qui était déjà l'occasion de réfléchir à cette contiguïté.

C'est donc à partir de récits, certes un peu particuliers, que j'espère m'approcher de la méthode, autrement – et ailleurs – difficilement pensable. Et puisqu'il est bon,

1. V. Descombes, *Proust. Philosophie du roman*, Paris, Éd. de Minuit, 1987.

s'agissant d'une démarche réflexive, de ne pas faire comme si sa méthode allait de soi, je dirai, parodiant Kant¹, *qu'il en est précisément ici comme avec l'idée première de Temps et récit* de Paul Ricoeur qui, tirant la leçon de l'impossibilité de penser sèchement, abstraitement, purement, frontalement le temps, s'avisa que la pratique du récit pouvait être regardée comme le moyen forgé par les hommes pour donner à cette question impossible une sorte de réponse intelligente et pragmatique. Certes le récit n'est pas essentiellement méthodique, comme il est nécessairement temporel ; certes on trouverait difficilement des romans de la méthode (encore que la *Recherche...*), comme on trouve des romans du temps (*Zeitroman*). Il n'empêche : chaque récit, en faisant comparaître – et jouer – les termes de contradictions qui nourrissent et inquiètent toute pensée méthodique, propose sa solution, circonstancielle et incarnée, qui est aussi sa définition. La mise en intrigue permet de faire une place à l'incompatibilité, que la sèche et droite logique exclurait d'emblée. Et le nombre des tentatives, c'est-à-dire des récits, montre que, pas plus que pour le temps, il ne saurait y avoir, concernant la méthode, de réponse qui vaille toujours, qui vaille partout, qui vaille pour tous.

Aussi bien mon propos n'est-il pas de penser le récit à partir de la méthode, comme Ricoeur à partir du temps. Ce que j'escompte, en examinant ce qui se présente souvent comme l'outil de la pensée, c'est m'approcher de la pensée ; en lisant quelques versions de la fiction qu'elle forge de sa naissance, c'est esquisser une manière de généalogie du geste théorique, s'il est vrai que ce geste est – ne peut être que – un geste littéral. Pour le dire plus vivement encore : relater les circonstances de la pensée, cela a-t-il un intérêt philosophique ? Si non (je ne veux évidemment pas

1. « Il en est précisément ici comme de la première idée de Copernic [...] » (*Critique de la raison pure*, Préface de la seconde édition, *op. cit.*, p. 78).

m'attarder à cette hypothèse, mais il me faut bien la formuler), à quoi bon y sacrifier ? Et si oui, quel intérêt ? Que la pensée ait des circonstances, qu'elle soit peut-être même « de circonstance », cela ne va certes pas de soi. Quels liens d'ailleurs peut-il exister entre le concept, la méthode, le système et le réseau des contingences qui accompagne leur avènement ? Comment (combien) la pensée en est-elle affectée ? Avec quelles conséquences sur la pertinence, sur la validité des propositions qui en procèdent ? La pensée dépend-elle, se sert-elle, se joue-t-elle de la circonstance ? Et s'il est vrai que (ou : lorsque) la circonstance ne suffit pas à son avènement mais qu'est requis aussi le récit qui l'ordonne, l'oriente, lui donne sens, bref l'invente, alors quelle est la fonction de ce récit, entre réel et fiction, entre fiction et méthode, entre vie et pensée ?

Tels sont les enjeux d'une enquête dont l'objet sera moins la méthode elle-même que ce que j'appellerai le « récit de méthode », c'est-à-dire quelques-unes de ses formes les plus significatives. Il n'est pas étonnant, au fond, si le récit est bien ce qui relaie la pensée faillible, que les objets, les événements, diversement mais constamment mis en scène dans tous ces textes, soient les contradictions attachées à la méthode, contradictions qui font, précisément, l'impossibilité de la *penser*.

Ces apories, que je crois consubstantielles, sont au nombre de trois. Elles organiseront mon propos, comme elles informeront aussi les récits chargés sinon de les réduire, du moins de les édulcorer.

La première aporie attachée à la question comme au texte méthodiques est « chronique » : en principe préalable (« propédeutique », dit Kant), et logiquement présentée comme telle, la méthode est en fait bien souvent élaborée après coup.

Marcel Granet jouant avec le mot grec de *méta-odos* (après-chemin) disait que tous ceux qui parlaient de méthode *barattinaient* dans l'après-coup.

La méthode est le chemin après qu'on l'a parcouru¹.

Il y a lieu, c'est vrai, de se demander quelle œuvre théorique s'est réellement construite en application de règles élaborées avant elle, dans son projet. Pas le *Discours de la méthode*, en tout cas, qui feint de donner à lire au lecteur une manière de préface (aux trois essais sur la Dioptrique, sur les Météores, sur la Physique) où est mimée l'invention de principes que les *Regulae* avaient mis au point près de dix ans auparavant. Ni l'Avant-propos à *La Comédie humaine*, où Balzac expose des principes que ses romans ont dès longtemps mis en œuvre. Ni les *Questions de méthode* décidément placées par Sartre avant la *Critique de la raison dialectique* qui en bonne logique devrait pourtant les précéder. On ne saurait mieux dire (ni peut-être mieux ordonner) que Sartre les termes de la contradiction :

Les deux ouvrages qui composent ce volume paraîtront, je le crains, d'inégale importance et d'inégale ambition. Logiquement, le second devrait précéder le premier dont il vise à constituer les fondations critiques. Mais j'ai craint que cette montagne ne parût accoucher d'une souris² : faut-il remuer

1. Pascal Quignard, *Abîmes*, Paris, Grasset, 2002, p. 161. Quignard poursuit ainsi : « Chemin-après est chemin de retour./Il faut ajouter : Le chemin de retour est le chemin de l'aller devenant trace *une fois latéralisé à gauche*. »

2. La métaphore est remarquable. Que la méthode ait quelque chose à voir avec l'accouchement, nous le savons depuis le *Théétète*, précisément ; et l'on notera que pour Sartre il s'agit d'échapper à la menace, socratique par excellence, du vent, de la plume et du papier. La méthode, quoi qu'il en soit de la coïncidence, n'est probablement pas pensable en dehors de la métaphore de l'engendrement, de la génération. L'œuvre comme fille de la méthode : il s'agit là d'une fable, dont la constance fait signe en direction d'une pensée de la ressemblance (« telle mère, telle fille »), soit de la métaphore même. Je reviendrai à loisir sur ces questions indémêlables.

tant d'air, user tant de plumes et remplir tant de papier pour aboutir à quelques considérations méthodologiques ? Et comme, en fait, le second travail est issu du premier, j'ai préféré garder l'ordre chronologique qui, dans une perspective dialectique, est toujours le plus significatif¹.

Il en va probablement toujours ainsi – que la chose soit ou non déclarée. L'exposé méthodique (*Critique de la raison pure*, par exemple) doit quoi qu'il en soit être soigneusement distingué du récit de méthode (« Préface à la seconde édition »), nécessairement élaboré *a posteriori*². Cette impossibilité, consubstantielle au récit de méthode (on ne peut raconter le préalable que lorsqu'on l'a déjà découvert – et mis en œuvre), je crois qu'elle caractérise aussi la méthode elle-même (qui ne peut s'élaborer sans méthode) et que le récit est donc un moyen privilégié de l'approcher. Une sorte de métaphore de la méthode, elle-même sans doute métaphore du système qu'elle fait mine d'impliquer.

S'agissant de l'exposé méthodique, la contradiction peut s'énoncer assez abruptement. Ou bien cet exposé ne relève pas des mêmes principes que ceux qui organisent aussi le système philosophique auquel il est censé préluder ; il doit en ce cas décliner les règles qui le régissent – et on voit mal, si elles diffèrent des autres, comment il pourrait alors faire croire à sa vraisemblance. Ou bien il relève bel et bien de ce système (dont on pourrait, par exemple, le déduire) et l'on ne voit pas alors à quel titre il pourrait donc être dit préalable. Ce qui peut – sèchement – se dire : l'exposé méthodique suppose toujours la méthode.

1. Préface à *Critique de la raison dialectique*, précédé de *Questions de méthode*, Paris, Gallimard, 1960, t. I, *Théorie des ensembles pratiques*.

2. Les beautés de Michelet, dit Proust, ne sont pas à chercher dans ses livres, mais dans ses préfaces. « Préfaces, c'est-à-dire pages écrites après eux » (*La Prisonnière*, in *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, coll. « Bibl. de la Pléiade », 1988, t. III, p. 666).

Pour ce qui est du récit d'invention méthodique, l'affaire est, cette fois, de stratégie narrative. Est-il possible d'écrire un récit reconstituant le paysage d'ignorance et d'incapacité qui a précédé la connaissance et la mise en œuvre d'un ensemble de principes logiques ? Pour l'écrivain d'un tel récit, il s'agit d'élaborer un appareil conciliant logique narrative et logique spéculative. Or, il n'y a guère, pour une telle reconstruction, que deux schémas narratifs possibles.

Ou bien la méthode a fait l'objet d'une acquisition progressive, ses principes ont été découverts peu à peu, selon une logique d'investigation, d'expérimentation, dont le texte porte éventuellement la marque : on lit alors un récit d'apprentissage. Ou bien la méthode a été soudainement révélée, et le texte relate dans quel état d'enthousiasme inspiré : on est alors en présence d'un récit de conversion. L'apprentissage, parce qu'il est compatible avec l'idée de méthode, est intellectuellement bien plus satisfaisant, mais on voit bien aussi quel bât le blesse : c'est qu'il suppose en quelque sorte la question résolue, puisqu'il doit rapporter les pensées et les raisonnements d'un narrateur mettant en œuvre les principes mêmes qu'il est censé chercher. La conversion, qui ne présente évidemment pas cet inconvénient, n'est pas pourtant plus recevable : car l'esprit de méthode n'accueille pas volontiers l'inspiration, la révélation, l'enthousiasme, bref, l'irrationnel¹.

Chaque récit de méthode forgera donc une intrigue originale permettant de tenir à la fois la thèse du préalable et celle de l'après-coup. Autant de récits, autant de solutions. La configuration inédite imaginée par Proust pour *À la recherche du temps perdu* suffirait à prouver que son roman est bien l'un de ces récits. Dans ce dispositif célèbre et

1. On verra plus loin quels moyens radicaux déploient les « méthodistes » déclarés pour combattre – gommer – du paysage cartésien (par exemple) le mot d'« enthousiasme » (cf. ci-dessous, p. 158, n. 2).

*Composé par Nord Compo
à Villeneuve-d'Ascq*

IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2005. N° 78761 (05-0000)
IMPRIMÉ EN FRANCE